

Claudie Frangne

Introduction à la soirée Librairie du 17 juin 2009¹

Quel intérêt peut-il y avoir à présenter une correspondance freudienne, en particulier celle qui nous occupera ce soir, l'échange épistolaire que, de 1907 à 1925, Freud entretient avec Abraham ? Il faut, je crois, donner toute leur place aux correspondances de Freud : le nombre des lettres d'abord impressionne, même s'il demeure incertain : 22 000 ? 30 000 ? Tels sont les chiffres avancés par Fichtner, homme clé de leur transcription. Au-delà de cet aspect quantitatif, il apparaît vite qu'elles sont partie intégrante du corpus freudien. Cet échange entre deux analystes fondateurs, il faut, sans en effacer l'hétérogénéité et la proximité relative avec l'oralité, le lire comme un texte, une trace de la foisonnante activité scripturaire de Freud, qui disait à Abraham le 21 juillet 25 : « Non, écrire n'est vraiment pas pour moi un tracas. »

Le commerce épistolaire constitue l'un des foyers, l'un des laboratoires de l'élaboration freudienne, il vient éclairer de manière toute spéciale l'avancée d'un partage dans l'élaboration de savoir au moment de la découverte : cette dimension de laboratoire, les correspondances la partagent d'ailleurs avec les comptes rendus des *Minutes* de Vienne, eux aussi hétérogènes et d'un grain inégal, dans lesquels l'échafaudage de la construction conceptuelle et le tissu interstitiel entre les concepts sont encore visibles. Dans les deux cas, on approche au plus près l'activité pré-conceptuelle à l'état naissant, un en deçà du *Begriff*, de la prise, on trouve un accès privilégié à la constante activité de liaison-déliasion qui est la marque des processus préconscients sous-jacents à toute élaboration.

On pourrait d'ailleurs, en comparant la démarche de Freud dans les deux cas, mieux cerner la part que prend le cercle viennois dans le frayage freudien et celle qui revient au cercle épistolaire : il semble alors — le cas de l'analyse de la mélancolie va bien dans ce sens — que varient en sens inverse distance théorique et distance géographique : les plus proches du mouvement heuristique, les plus à même de le soutenir, de nourrir l'avancée freudienne, à la fois en matériel clinique et en ébauches pré-

¹ S. Freud - K. Abraham, *Correspondance complète 1907-1925*, Paris, Gallimard, Connaissance de l'Inconscient, 2006, traduit de l'allemand par Fernand Cambon.

conceptuelles, ne sont pas, dans les années où s'écrit la métapsychologie, les années de guerre, les membres du cercle viennois. Car, même si Abraham se trouve alors à Allenstein, en Prusse orientale et Ferenczi quelque part — à Papa — dans les Carpates, c'est à eux que Freud adresse sa première version de *Deuil et mélancolie* en 1915. On assiste de près à la circulation de textes autour d'une figure de père scripturaire, ordonnant un flux de lecture et d'écriture en retour. Une séance de la Société de Vienne a bien été consacrée à un exposé de Tausk sur ce thème, le 30 décembre 1914², mais la problématique de son exposé, ni unifiée ni vraiment novatrice, montre bien que les Viennois ne sont pas à même de prendre part à l'élaboration métapsychologique en cours. On lira par contraste la réaction enthousiaste d'Abraham quand il reçoit l'article de Freud sur l'Inconscient : il prend aussitôt la mesure de l'innovation théorique. Ferenczi et Lou Salomé seront tout autant capables de soutenir la pointe de l'avancée.

Les correspondances sont donc parties prenantes du laboratoire théorique freudien. En témoigne ici dès le début, en 1908, l'échange sur le rêve (lettres du 8 janvier, 23 février, 8 mars 1908), qui montre l'effet spécifique de la *Traumdeutung*, mais aussi son articulation avec les *Trois essais* et le fonctionnement des deux comme textes fondateurs. L'exemple de la mélancolie, auquel Lis Haugaard s'est plus particulièrement attachée, en est un autre témoignage, d'autant plus révélateur du partage de l'émergence pré-conceptuelle qu'il met aussi en jeu Ferenczi (lettres des 7, 22, 25 février 1915), auquel Freud expose plus en détail sa théorie et qui propose en retour sa propre notion d'introjection, à substituer à celle qu'avance Freud de projection, pour rendre compte de l'ombre de l'objet sur le moi narcissique³. On a donc ici, avec la mélancolie, un exemple d'élaboration théorique asymétrique et croisée à la fois.

Mais ce serait une approche bien réductrice des correspondances que de limiter leur intérêt à leurs seuls apports théoriques. Car l'échange épistolaire a de multiples facettes, associe différents registres, et c'est d'ailleurs cette imbrication qui fait son hétérogénéité, sa richesse, et son charme : d'une ligne à l'autre, on passe, par voie associative, au fil de la plume, de la « chasse aux fraises » du Semmering à la poursuite du concept

² *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société de Vienne*, t. IV, Paris, Gallimard, 1983, p. 308-312.

³ S. Freud - S. Ferenczi, *Correspondance 1914-1919*, T II, Paris, Calmann-Lévy, 1996, p. 62.

de mélancolie. Quels sont les autres registres de l'échange ? Il porte aussi sur la technique analytique — c'est le fil qu'a choisi de tirer Marie-Jeanne Sala — sur la clinique (lettre du 5 juillet 1907 sur l'hystérie), le trauma (lettre du 21 décembre 1914), sur la distinction entre névroses de transfert et névroses narcissiques ; sur la névrose d'angoisse (lettre du 1^{er} février 1908) — et bien sûr l'échange inaugural de 1907-1908 sur la démence précoce⁴ avec un Abraham sortant du Burghölzli pour s'installer à Berlin avec la recommandation de Freud. Elles témoignent de la finesse clinique d'Abraham, si sensible dans ses articles.

Échange où la théorie, la technique, la clinique se trouvent conjointes, ou plus exactement imbriquées. Deux autres registres, de tonalité contrastée, viennent s'y adjoindre : un échange, stratégique et souvent conflictuel, sur la politique du mouvement analytique, et un autre, amical, « de maison à maison » comme le dit Abraham, sur l'histoire familiale. Sur le rôle institutionnel d'Abraham, bien connu, crucial, puisqu'il est à la tête de la société de Berlin, qu'il participe au Comité et à l'IPA, je n'insisterai pas : je noterai seulement que cette nouvelle version non censurée de la correspondance permet l'accès à des documents nouveaux (en français tout au moins) tels que certaines circulaires du Comité et restitue le texte « non caviardé » de l'échange dans les moments de crise : l'affaire du film, la crise du Comité de 1924.

Son style d'intervention, offensif et sans concessions, révèle un Freud stratège, dur, voire agressif (tant dans l'affaire du film que dans celle du Comité) — même à la fin, lors de la maladie qui va emporter Abraham sans que la tension entre les deux soit résolue. Complétée par celle entre Freud et Eitingon, récemment publiée, et bientôt par l'échange avec Rank (à paraître), la correspondance Freud-Abraham est un document historique qui vient éclairer les dissensions internes qui amenèrent la fin du Comité. Elle permet aussi de suivre le cours ordinaire de l'histoire du mouvement, avec au premier plan le combat éditorial, les publications, le travail sur les textes écrits, relus, corrigés, édités ; on suit le rythme des rencontres personnelles — rares, et toujours l'objet de difficiles négociations — et des congrès internationaux dont Abraham fait à Freud des comptes rendus détaillés, révélateurs de sa capacité d'organisation, de sa clairvoyance

⁴ Lettres des 5 et 26 juillet, 9 août, 21 octobre, 26 novembre 1907, 8 janvier 1908, 21 décembre 1914.

stratégique, de la « véritable énergie berlinoise » (*dixit* Freud) qu'il investit dans l'avancée de la « cause ».

Cette écriture épistolaire, qui va de l'institutionnel à l'intime, se supporte de l'absence de l'autre et se nourrit du mouvement du transfert. On trouve ici confirmation de ce que l'écriture s'origine de l'absence, qu'elle suppose l'éloignement perceptif : si l'absence isole l'Autre que Freud représentera pour Abraham, de même l'absence découpe pour Freud une figure d'Abraham en travailleur imperturbable, appui solide, qui ne saurait manquer — une image si forte qu'il ne croira pas à la maladie de celui-ci : « J'apprends par Sachs, avec étonnement mais aussi avec déplaisir, que votre maladie n'est toujours pas terminée. Cela ne colle pas avec l'image que j'ai de vous. Je ne veux vous imaginer que continuant à travailler avec constance, imperturbablement. Je ressens votre maladie comme une sorte de concurrence déloyale, et je vous somme de vous en débarrasser au plus tôt⁵. » Abraham n'obtempère pas, qui meurt six mois après, à quarante-huit ans. Freud dira alors : « Je n'ai pour lui aucun substitut⁶. »

Transfert dans les deux sens donc, même si la relation est asymétrique : l'intérêt principal de cette correspondance, outre d'inviter à relire les articles d'Abraham — notamment celui de 1924, *l'Esquisse d'une histoire du développement de la libido* dans laquelle il envisage la genèse de la manie-mélancolie — est peut être de montrer l'étroite imbrication du transfert et de la découverte : l'élaboration théorique avance, portée par le mouvement transférentiel, ou pour le dire autrement : les concepts sont à leur manière des sous-produits de l'amour de transfert. C'est à partir de l'amour que la théorie cristallise, et que, de s'écrire en étant ainsi adressés, des « bouts de savoir » s'inventent, dans un travail de bord dont participe l'écriture épistolaire.

Le processus même de l'écriture analytique est pour Abraham, qui n'a pas été analysé — qui travaille au départ en prenant appui sur une très fine formation de psychiatre et sur la résonance en lui des textes freudiens — l'équivalent partiel d'une analyse, parce que s'y produit une mobilisation des processus primaires et qu'y est à l'œuvre une « investigation du dedans » proche de celle de la cure, tournée vers la vérité. En participant à l'invention de la théorie, les premiers analystes font leur analyse : ils se font chercheurs, ils tentent d'écrire la théorie et « le

⁵ Lettre du 21 juin 1925, p. 665.

⁶ Lettre du 17 janvier 1926, p. 690.

travail d'élucidation des processus psychiques qu'ils poursuivent par cette expérience d'écriture les modifie en retour » ; de ce « changement interne » sortira un savoir⁷.

Une autre remarque : dans ce corpus, la figure du « disciple » se précise et se nuance. Abraham trace son chemin propre, qui rencontre celui de Freud — rencontre féconde en 1915 à propos de la mélancolie — mais il poursuit sa propre élaboration du côté de la jouissance, par un mouvement qui va le mener à l'article de 1924. Au risque de schématiser, Freud poursuit vers la deuxième topique : il reproche d'ailleurs à Abraham de rater « l'essentiel de l'hypothèse, à savoir son aspect topique⁸ » pour mettre au premier plan le sadisme et l'érotisme anal ; il lui rappelle alors que le mécanisme explicatif doit être envisagé du triple point de vue dynamique, topique, économique. Abraham trace son chemin parallèlement, mais dans une géométrie de l'invention où les parallèles parfois se croisent. Si bien qu'une question se pose : de même qu'un colloque l'a récemment fait pour Ferenczi⁹, n'y aurait-il pas lieu de réinterroger aujourd'hui, à la lumière de l'enseignement lacanien, l'apport d'Abraham à partir de l'article de 1924, en tant que poursuivant, dans son transfert à Freud, un *Phantasieren* théorique propre ?

Par ailleurs, Lacan, on le sait, a souligné la solitude théorique de Freud à partir de 1920, quand se radicalise la perspective ouverte par la deuxième topique :

Je voudrais encore vous dire [...], ce que Freud ajoute à la fin de sa vie, alors que déjà depuis longtemps il a laissé derrière lui la troupe de ses suiveurs. Je ne peux douter un seul instant, sur le seul témoignage du ton et du style du dialogue de Freud avec tous ceux qui l'entouraient, de la notion profonde qu'il avait de leur radicale insuffisance, de leur totale incompréhension. Il y a un moment dans l'œuvre de Freud où il décroche tout simplement, entre 1920 et 1924. Il sait qu'il n'a plus encore très longtemps à vivre [...] — et il va droit au fond du problème, à savoir l'automatisme de répétition¹⁰.

Ni Abraham ni Ferenczi ne sont des « suiveurs » ; les Viennois peut être. Peut-on voir dans la dernière théorisation d'Abraham un ratage

⁷ S. Rabinovitch, « Le chercheur » in *La psychanalyse : chercher, inventer, réinventer*, Erès, 2004, p. 186.

⁸ Lettre du 4 mai 1915, p. 383.

⁹ *Ferenczi après Lacan*, Paris, Hermann, 2009

¹⁰ J. Lacan, « Freud dans le siècle » in *Les psychoses*, Séminaire III, Paris, Seuil, 1981, p. 274.

de la dimension topique fondamentale dans l'élaboration freudienne, ou bien faut-il, au contraire, dire qu'il avance dans sa voie propre vers une théorie de la libido, qu'il commence à bien délinéer dans l'article de 1924, et qu'il n'a pu poursuivre plus avant ?

Je terminerai en remarquant que cette correspondance désormais « complète » — au sens de non expurgée, non censurée — procède, comme la parole et comme l'écriture qui se construit tout en rétroaction, d'une essentielle incomplétude : écrite en l'absence de l'autre, qui est son ressort même, interrompue par la mort de l'un des correspondants, elle est marquée du sceau de la perte. Fragmentaire, inachevée — des « bouts d'écriture » inventant des « bouts de savoir » — elle fait trace à sa manière propre d'un travail de bord, elle travaille à relier, à défaut de les faire se correspondre, dans leur incomplétude, deux *Phantasieren* fondateurs.

